

terres, particulièrement du côté de l'Ohio ou de la Belle-Rivière, ne lui paraissait pas moins outrée. Les Apalaches, à son avis, devaient être les limites de leurs possessions; et il se promit de ne pas leur laisser franchir ces montagnes. Le successeur qu'on lui donna pendant qu'il rassemblait les moyens de soutenir ce vaste dessein embrassa ses vues avec toute la chaleur qu'elles pouvaient inspirer. On vit s'élever de tous côtés des forts qui devaient donner de la solidité à un système que la cour avait adopté, peut-être sans en prévoir, peut-être sans en peser assez les suites.

Alors commencèrent entre les Anglais et les Français de l'Amérique septentrionale des hostilités, plutôt autorisées qu'avouées par leurs métropoles. Cette guerre sourde convenait extrêmement au ministère de Versailles, qui, sans commettre sa faiblesse, réparait peu à peu les pertes qu'il avait faites dans les traités où il avait reçu la loi. Des échecs réitérés ouvrirent enfin les yeux à la Grande-Bretagne sur la politique de sa rivale. Georges II pensa qu'une situation équivoque ne convenait pas à la supériorité de ses forces maritimes. Son pavillon reçut l'ordre d'insulter le pavillon français sur toutes les mers. Il avait pris ou dispersé tous les vaisseaux qu'il avait rencontrés, lorsqu'en 1758 il cingla vers l'Ile-Royale.

xx.
Les Anglais
attaquent le
Canada. Ils
y éprouvent

La conquête de cette possession importante ouvrait le chemin du Canada. Dès l'année suivante on y porta la guerre, ou plutôt on y multiplia

les scènes de carnage dont cet immense pays était depuis long-temps le théâtre. Voici quel en était le principe.

d'abord de
grands re-
vers. Causes
de ces infor-
tunes.

Les Français établis dans ces contrées y avaient poussé leur ambition vers le nord, où les belles pelleteries étaient en plus grande abondance. Lorsque cette veine de richesse tarit ou diminua, le commerce se tourna vers le sud, où l'on découvrit l'Ohio, qui mérita le nom de *Belle-Rivière*. Elle ouvrait la communication naturelle du Canada avec la Louisiane. En effet, quoique les vaisseaux qui entrent dans le fleuve Saint-Laurent s'arrêtent à Québec, la navigation continue sur des barques jusqu'au lac Ontario, qui n'est séparé du lac Erié que par un détroit sur lequel la France éleva de bonne heure le fort Niagara. C'est là, c'est au voisinage du lac Erié que se trouve la source de l'Ohio, qui arrose le plus beau pays du monde, et qui, grossi par plusieurs rivières, va porter le tribut de ses eaux au Mississipi, dont il augmente la majesté.

Cependant les Français ne faisaient aucun usage d'un canal si magnifique. Les faibles liaisons qui subsistaient entre les deux colonies étaient toujours entretenues par les régions du nord. La nouvelle route, beaucoup plus courte, beaucoup plus facile que l'ancienne, ne commença à être fréquentée que par un corps de troupes qu'on envoya du Canada, en 1739, au secours de la Louisiane, qui était en guerre ouverte avec les sauvages. Après

cette expédition, la route du sud retomba dans l'oubli, dont elle ne sortit guère qu'en 1753. Ce fut l'époque où l'on éleva plusieurs petits forts sur l'Ohio, dont on étudiait le cours depuis quatre ans. Le plus considérable de ces forts reçut le nom du gouverneur Duquesne, qui l'avait fait bâtir.

Les colonies anglaises ne purent voir sans chagrin s'élever derrière eux des établissemens français qui, joints aux anciens, semblaient les envelopper. Elles craignirent que les Apalaches, qui devaient servir de limites naturelles aux deux nations, ne fussent une barrière insuffisante contre les entreprises d'un voisin inquiet et belliqueux. Dans cette défiance, elles passèrent elles-mêmes ces célèbres montagnes pour disputer à la nation rivale la possession de la Belle-Rivière. Cette première démarche ne fut pas heureuse. On battit les détachemens qui se succédaient; on détruisit les forts à mesure qu'ils s'élevaient.

Pour arrêter le cours de ces disgrâces, et venger l'affront qu'elles imprimaient à la nation, la métropole fit passer des forces considérables au Nouveau-Monde sous les ordres de Braddock. Ce général allait attaquer, dans l'été de 1755, le fort Duquesne avec trente-six canons et six mille hommes, lorsqu'il fut surpris à quatre lieues de la place par deux cent cinquante Français et six cent cinquante sauvages, qui exterminèrent son armée. Ce revers inexplicable arrêta la mar-

che des trois corps nombreux qui allaient fondre sur le Canada. La terreur les obligea de regagner leurs quartiers, et dans la campagne suivante la circonspection la plus timide accompagna tous leurs mouvemens.

Cet embarras enhardit les Français. Malgré l'infériorité prodigieuse de leurs forces, ils osèrent, au mois d'août de l'an 1756, se présenter devant Oswego. C'était originairement un magasin fortifié à l'embouchure de la rivière de Choueguen, sur le lac Ontario. Situé presque au centre du Canada, l'avantage de sa position y avait fait élever successivement plusieurs ouvrages, qui l'avaient rendu un des meilleurs postes de ces contrées. Il était défendu par dix-huit cents hommes qui avaient cent vingt et une pièces d'artillerie, et une grande abondance de munitions de toutes les espèces. Malgré tant de soutiens, il se rendit, après quelques jours d'une attaque vive et audacieuse, à trois mille hommes qui en formaient le siège.

Cinq mille cinq cents Français et dix-huit cents sauvages marchèrent dans le mois d'août de l'année suivante au fort George, situé sur le lac Saint-Sacrement, et regardé avec raison comme le boulevard des établissemens anglais, comme l'entrepôt où devaient se réunir les forces destinées contre le Canada. La nature et l'art avaient tout fait pour rendre impraticables les chemins qui conduisaient à cette place. Des corps distri-

bués de distance en distance dans les meilleures positions étaient encore venus au secours de l'art et de la nature. Cependant ces obstacles furent surmontés avec une intelligence, une intrépidité qui ne demandaient qu'un théâtre plus connu pour embellir l'histoire. Les assaillans, après avoir massacré ou mis en fuite un grand nombre de leurs ennemis, arrivèrent devant la place, où ils réduisirent deux mille deux cent soixante-quatre hommes à capituler.

Ce nouveau malheur réveilla les Anglais. Leurs généraux s'appliquèrent durant l'hiver à mettre de la discipline dans les différens corps; ils les accoutumèrent à combattre dans les bois à la manière des sauvages. Au retour de la belle saison, l'armée, composée de six mille trois cents hommes de troupes réglées, et de treize mille hommes des milices des colonies, s'assembla sur les ruines du fort George. Elle s'embarqua sur le lac de ce nom, qui séparait les colonies des deux nations, et se porta sur Carillon, qui n'en était éloigné que d'une lieue.

Ce fort, qui venait d'être bâti au commencement de la guerre pour couvrir le Canada, n'avait pas l'étendue convenable pour arrêter les forces qui l'allaient assaillir. On forma donc à la hâte, sous le canon de la place, des retranchemens de troncs d'arbres couchés les uns sur les autres, et l'on mit en avant de grands arbres renversés, dont les branches coupées et affilées,

faisaient l'effet de chevaux de frise. Les drapeaux étaient plantés sur le sommet des remparts, qui renfermaient trois mille cinq cents hommes.

Cet appareil formidable n'étonna pas les Anglais, résolus à laver la honte qui ternissait depuis si long-temps la gloire de leurs armes, dans un pays où la prospérité de leur commerce tenait au succès de leur bravoure. Le 8 juillet 1758, ils se précipitèrent sur ces palissades avec la fureur la plus aveugle. Inutilement on les foudroyait du haut du parapet sans qu'ils pussent se défendre; inutilement ils tombaient enfilés, embarrassés dans les tronçons d'arbres au travers desquels leur fougue les avait emportés: tant de pertes ne faisaient qu'accroître cette rage effrénée. Elle se soutint plus de quatre heures, et leur coûta plus de quatre mille de leurs braves guerriers avant qu'ils abandonnassent une entreprise aussi téméraire que forcenée.

Les actions de détail ne leur furent pas moins funestes. Ils n'insultaient pas un poste où ils ne fussent repoussés. Ils ne hasardaient pas un détachement qui ne fût battu, pas un convoi qui ne fût enlevé. La rigueur même des hivers, qui devait les garder et les défendre, était la saison où les sauvages et les Canadiens allaient porter le fer et le feu sur les frontières, et jusque dans le centre des colonies anglaises.

Tous ces désastres avaient leur source dans un faux principe du gouvernement. La cour de Lon-

dres s'était toujours persuadée que , pour dominer dans le Nouveau-Monde, elle n'avait besoin que de la supériorité de sa marine , qui pouvait facilement y transporter des secours et intercepter les forces de ses ennemis.

Quoique l'expérience eût démenti cette vaine prétention , le ministère ne chercha pas même à en diminuer les fâcheux effets par le choix de ses généraux. Presque tous ceux qu'il chargea de remplir ses vues manquèrent également d'intelligence, de vigueur et d'activité.

Les armées n'étaient pas propres à réparer les fautes des chefs. Les troupes avaient bien cette fierté de caractère , ce courage invincible que le gouvernement, encore plus que le climat , donne aux soldats anglais ; mais ces qualités nationales étaient contre-balancées ou épuisées par des fatigues excessives , que rien ne soulageait dans un pays dépourvu de toutes les commodités de l'Europe. Quant aux milices des colonies , elles étaient composées de cultivateurs paisibles , qui n'étaient point aguerris au carnage par l'habitude de la chasse et par la vivacité militaire de la plupart des colons français.

A ces inconvéniens , pris dans la nature des choses , il s'en joignit qui provenaient uniquement de la faute des hommes. Les postes élevés pour la sûreté des divers établissemens anglais n'avaient pas cette réciprocité de soutien et de défense , cet ensemble sans lequel il n'y a point de force. Les

provinces , qui avaient toutes des intérêts distincts , et qui n'étaient pas rapprochées par l'autorité d'un chef unique , ne coopéraient pas au bien commun avec ce concours d'efforts et cette unité de sentimens qui seuls peuvent assurer le succès. La saison d'agir se passait en vaines disputes entre les colons et les gouverneurs. Tout plan d'opérations rejeté par quelque assemblée était abandonné. Convenait-on d'en adopter un , il devenait public avant son exécution , et sa publicité le faisait souvent échouer. Enfin on était irréconciliablement brouillé avec les sauvages.

Ces peuples avaient toujours la prédilection la plus marquée pour la France. C'était une sorte de retour qu'ils croyaient devoir à la considération qu'on leur avait témoignée en leur envoyant des missionnaires , qu'ils regardaient plutôt comme des ambassadeurs du prince que comme des envoyés de Dieu. Ces missionnaires , en étudiant la langue des sauvages , en se conformant à leur caractère , à leurs inclinations , en usant de tous les moyens propres à gagner leur confiance , avaient acquis un pouvoir absolu sur leur âme. Les colons français , loin de leur donner les mœurs de l'Europe , avaient pris celles du pays qu'ils habitaient : l'indolence de ces peuples pendant la paix , leur activité durant la guerre , et leur amour constant pour la vie errante et vagabonde. On avait même vu plusieurs officiers distingués se faire adopter parmi ces nations. La haine et la jalousie

des Anglais ont calomnié cette conduite, jusqu'à dire que ces hommes généreux avaient acheté à prix d'argent les crânes de leurs ennemis, avaient mené les danses horribles qui accompagnent chez ces peuples l'exécution des prisonniers, avaient imité leurs cruautés et partagé leurs barbares festins. Mais ces excès d'horreur appartiendraient plutôt à la fureur nationale d'un peuple qui a substitué le fanatisme de la patrie à celui de la religion, et qui sait bien mieux haïr les autres nations qu'aimer son propre gouvernement.

De l'attachement décidé pour les Français naissait dans ces nations l'aversion la plus insurmontable pour les Anglais. C'étaient de tous les sauvages européens les plus difficiles à apprivoiser, si l'on en croyait ceux de l'Amérique. La haine de ceux-ci devint bientôt une rage, une soif de sang, quand ils virent leur tête mise à prix, quand ils se virent proscrits sur leur terre natale par des assassins étrangers. Les mêmes mains qui si long-temps avaient enrichi la colonie anglaise du trafic des pelleteries prirent la hache pour la détruire. Les sauvages coururent à la chasse des Bretons comme à celle des ours. Ce ne fut plus la gloire, ce fut le carnage qu'ils cherchèrent dans les combats. Ils détruisirent des armées que les Français n'auraient voulu que vaincre. Leur fureur était si exaltée, qu'un prisonnier anglais ayant été conduit dans une habitation écartée, la femme lui coupa aussitôt un

bras, et fit boire à sa famille le sang qui en dégouttait. *Je veux*, répondit-elle à un missionnaire jésuite qui lui reprochait l'atrocité de cette action, *je veux que mes enfans soient guerriers; il faut donc qu'ils soient nourris de la chair de leurs ennemis.*

Telle était la situation des choses lorsqu'une flotte anglaise, où l'on comptait trois cents voiles, et qui était commandée par l'amiral Saunders, se fit voir sur le fleuve Saint-Laurent à la fin de juin 1759. Par une nuit obscure et un vent très-favorable huit brûlots furent lancés pour la réduire en cendres. Tout eût péri infailliblement, hommes et vaisseaux, si l'opération avait été conduite avec l'intelligence, le sang-froid et le courage qu'elle exigeait. Mais ceux qui s'en étaient chargés n'avaient peut-être aucune de ces qualités, ou du moins ne les réunissaient pas toutes. Impatiens d'assurer leur retour à terre, ils mirent beaucoup trop tôt le feu aux bâtimens dont ils avaient la direction. Aussi l'assaillant, averti à temps du danger qui le menaçait, vint-il à bout de s'en garantir par son activité et par son audace. Il ne lui en coûta que deux faibles navires.

Tandis que les forces navales échappaient si heureusement à leur destruction, l'armée, qui était de dix mille hommes, attaquait la pointe de Levy, en chassait les troupes françaises qui y étaient retranchées, y établissait ses batteries, et

XXI.
Prise de
Quebec par
les Anglais.
La conquête
de la capitale
entraîne,
avec le
temps, la
soumission
de la colonie
entière.

bombardait avec le plus grand succès la ville de Québec, qui, quoique située sur la rive opposée du fleuve, n'était éloignée que de six cents toises.

Mais ces avantages ne conduisaient pas au but qu'on s'était proposé. Il s'agissait de se rendre maître de la capitale de la colonie; et la côte qui y conduisait était si bien défendue par des redoutes, par des batteries et par des troupes, qu'elle paraissait inaccessible. Les assaillans furent de plus en plus confirmés dans cette opinion après qu'ils eurent tâté le saut de Montmorency, où ils perdirent quinze cents hommes, et où ils auraient pu aisément perdre tout ce qui y avait été imprudemment débarqué.

Cependant la saison avançait. Le général Amherst, qui devait faire une diversion du côté des lacs, ne paraissait point. On avait perdu tout espoir de forcer l'ennemi dans ses postes. Le découragement commençait à se manifester, lorsque M. Murray proposa de monter avec l'armée et une partie de la flotte deux milles au-dessus de la place, et de s'emparer des hauteurs d'Abraham, que les Français avaient négligé de garder, parce qu'ils les croyaient suffisamment défendues par les rochers très-escarpés qui les entouraient. Cette idée heureuse et brillante est reçue avec transport. Le 13 décembre, cinq mille Anglais débarquent avant le jour, et sans être aperçus, au pied des hauteurs. Ils y grimpent,

sans perdre un moment, et s'y trouvent en ordre de bataille, lorsqu'à neuf heures ils sont attaqués par deux mille soldats, cinq mille Canadiens et cinq cents sauvages. Le combat s'engage et se décide en faveur de l'Anglais, qui, dès le commencement de l'action, avait perdu l'intrépide Wolf, son général, sans perdre la confiance et la résolution.

C'était avoir remporté un avantage considérable; mais il pouvait n'être pas décisif. L'espace de douze heures suffisaient pour rassembler des troupes distribuées à quelques lieues du champ de bataille, pour les joindre à l'armée battue, et marcher au vainqueur avec des forces supérieures à celles qu'il avait défaites. C'était l'avis du général Montcalm, qui, blessé mortellement dans la retraite, avait eu le temps, avant d'expirer, de songer au salut des siens en les encourageant à réparer leur désastre. Un sentiment si généreux ne fut pas suivi du conseil de guerre. On s'éloigna de dix lieues. M. le chevalier de Lévy, accouru de son poste pour remplacer Montcalm, blâma cette démarche de faiblesse. On en rougit; on voulut revenir sur ses pas et ramener la victoire. Il n'était plus temps. Québec, quoiqu'aux trois quarts détruit, avait capitulé dès le 17 avec trop de précipitation.

L'Europe entière crut que la prise de cette place finissait la grande querelle de l'Amérique septentrionale. Personne n'imagina qu'une poignée de

Français qui manquaient de tout, à qui la fortune même semblait interdire jusqu'à l'espérance, osassent songer à retarder une destinée inévitable. On les connaissait mal. On perfectionna à la hâte des retranchemens qui avaient été commencés à dix lieues au-dessus de Quebec. On y laissa des troupes suffisantes pour arrêter les progrès de la conquête, et l'on alla s'occuper à Montréal des moyens d'en effacer la honte et la disgrâce.

C'est là qu'il fut arrêté qu'on marcherait dès le printemps en force sur Quebec pour le reprendre par un coup de main, ou par un siège, au défaut d'une surprise. On n'avait encore rien de ce qu'il fallait pour attaquer une place en règle; mais tout était combiné de façon à n'entamer cette entreprise qu'au moment où les secours qu'on attendait de France ne pouvaient manquer d'arriver.

Malgré la disette affreuse de toutes choses où se trouvait depuis long-temps la colonie, les préparatifs étaient déjà faits quand la glace qui couvrait tout le fleuve, venant à se rompre vers le milieu de sa largeur, y ouvrit un petit canal. On fit glisser les bateaux à force de bras pour les mettre à l'eau. L'armée, composée de citoyens et de soldats qui ne faisaient qu'un corps, qui n'avaient qu'une âme, se précipita, dès le 20 avril 1760, dans ce courant du fleuve avec une ardeur inconcevable. Les Anglais la croyaient encore paisible dans ses quartiers d'hiver; et déjà, toute dé-

barquée, elle touchait à une garde avancée de quinze cents hommes qu'ils avaient placée à trois lieues de Quebec. Ce gros détachement allait être taillé en pièces, sans un de ces hasards singuliers qu'il n'est pas donné à la prudence humaine de prévoir.

Un canonier, en voulant sortir de sa chaloupe, était tombé dans l'eau. Un glaçon se rencontra sous ses mains; il y grimpa, et se laissa aller au gré du flot. Le glaçon, en descendant, rassa la rive de Quebec. La sentinelle anglaise placée à ce poste voit un homme près de périr, et crie au secours. On vole au malheureux que le courant emporte, et on le trouve sans mouvement. Son uniforme, qui le fait reconnaître pour un soldat français, détermine à le porter chez le gouverneur, où la force des liqueurs spiritueuses le rappelle un moment à la vie. Il recouvre assez de voix pour dire qu'une armée de dix mille Français est aux portes de la place, et il meurt. Aussitôt on expédie un ordre à la garde avancée de rentrer dans la ville en toute diligence. Malgré la célérité de sa retraite, on eut le temps d'entamer son arrière-garde. Quelques momens plus tard la défaite de ce corps eût entraîné sans doute la perte de la place.

L'assaillant y marche cependant avec une intrépidité qui semblait tout attendre de la valeur et rien d'une surprise. Il n'en était plus qu'à une lieue lorsqu'il rencontra un corps de quatre mille

hommes sorti pour l'arrêter. L'attaque fut vive, la résistance opiniâtre. Les Anglais furent repoussés dans leurs murailles, après avoir laissé dix-huit cents de leurs plus braves soldats sur la place, et leur artillerie entre les mains du vainqueur.

La tranchée fut aussitôt ouverte devant Quebec. Mais, comme on n'avait que des pièces de campagne, qu'il ne vint point de secours de France, et qu'une forte escadre anglaise remonta le fleuve, il fallut lever le siège dès le 16 mai, et se replier de poste en poste jusqu'à Montréal. Trois armées formidables, dont l'une avait descendu le fleuve, l'autre l'avait remonté, et la troisième était arrivée par le lac Champlain, entourèrent ces troupes, qui, peu nombreuses dans l'origine, excessivement diminuées par des combats fréquents et des fatigues continuelles, manquaient tout à la fois de munitions de bouche et de guerre, et se trouvaient enfermées dans un lieu ouvert. Ces misérables restes d'un corps de sept mille hommes qui n'avait jamais été recruté, et qui, aidé de quelques miliciens, de quelques sauvages, avait fait de si grandes choses, furent enfin réduits à capituler; et ce fut pour la colonie entière. Les traités de paix cimentèrent la conquête. Elle augmenta la masse des possessions anglaises dans le nord de l'Amérique.

xxii.
État du Canada depuis qu'il a passé sous la do-

Pendant quatre années la colonie fut divisée en trois gouvernemens militaires. C'étaient les officiers des troupes qui jugeaient les causes ci-

viles et militaires à Quebec et aux Trois-Rivières, tandis qu'à Montréal ces fonctions augustes et délicates étaient confiées à des citoyens. Les uns et les autres ignoraient également les lois. Le commandant de chaque district, auquel on pouvait appeler de leurs sentences, ne les connaissait pas davantage.

L'année 1764 vit éclore un nouveau système. On démembra du Canada la côte de Labrador, qui fut jointe à Terre-Neuve; le lac Champlain, et tout l'espace au sud du quarante-cinquième degré de latitude, dont la Nouvelle-York fut accrue; l'immense territoire à l'ouest du fort de la Golette et du lac Nissiping, qui fut laissé sans gouvernement. Le reste, sous le nom de province de Quebec, fut soumis à un chef unique.

A la même époque on donna à la colonie les lois de l'amirauté anglaise: mais à peine cette innovation fut elle aperçue, parce qu'elle n'intéressait guère que les conquérans en possession de tout le commerce maritime.

On fit plus d'attention aux lois criminelles d'Angleterre. C'était un des plus heureux présens que pût recevoir le Canada.

Auparavant un coupable, vrai ou présumé, était saisi, jeté dans une prison, interrogé, sans connaître ni son délit ni son accusateur, sans pouvoir appeler auprès de lui ou ses parens, ou ses amis, ou ses conseils. On lui faisait jurer de dire la vérité, c'est-à-dire de s'accuser lui-même, et,

mination
britannique.